Sur une Tombe

Récit du Jour des Morts.

—

I

Mme Térencier descendit de voiture devant la grille du boulevard Edgar-Quinet, et, suivie de domestique chargé d'une moisson de roses et de chrysanthèmes, elle pénétra dans le cimetière Montparnasse; en personne à qui le labyrinthe des allées est familier, elle se dirigea vers la tombe de son fils Maurice, fauché six ans auparavant, en pleine fleur de jeunesse et d'un talent de peintre riche de promesses.

— C'est bien, Yves; laissez-moi et que la voiture attende.

Puis, elle se mit à arranger les fleurs dans un grand vase qui, sur la tombe, faisait face à une stèle de marbre où était sculptée en bas-relief une Muse symbolique, des palmes et des lauriers en mains; un cyprès dressait derrière son fusean noir, et au pied se trouvait un banc de pierre, où, si souvent, au cours de ces six années, la mère inconsolable était venue s'asseoir, pleurer, prier.

Mme Térencier était réstée veuve de bonne heure, avec ce fils unique sur qui s'étaient concentrées toutes ses espérances, en qui se résumait son avenir.

Maurice méritait bien, d'ailleurs, cette affection dévouée. Il était beau, intelligent, de cœur tendre et doux. Elle l'avait élevé avec des soins infinis, près d'elle, sans le gâter pourtant, avec tact et clairvoyance. Il n'avait pas encore terminé ses études que la vocation artistique se révélait en lui. Mme Térencier avait de la fortune; elle ne songea pas à le contrecarrer, fière plutôt et rêvant déjà la gloire pour son enfant.

Maurice entra dans l'atelier d'un des plus célèbres peintres du moment, et ses progrès furent rapides.

La vie du jeune homme était enviable entre beaucoup; il continuait à travailler et les encouragements ne lui manquaient pas, ni les amis, car dans sa position on en a toujours. Mais Maurice, aimable envers chacun, réservait ses sympathies. Il n'avait d'étroite liaison qu'avec trois jeunes hommes de son âge, mais quelle intimité profonde, quelle communion d'idées, de goûts, d'aspirations!

Ils ne faisaient en quelque sorte qu'une seule et même âme.

Claude Mauvert — plusieurs fois millionnaire— n'était qu'un dilettante, mais bien doué, apte à comprendre les formes les plus diverses de l'art; Jacques Valmont ambitionnait les succès du théâtre, et, en attendant, écrivait des vers délicieux qu'il publiait dans les Revues et qui peu à peu mettaient son nom en lumière; Pierre Lucas avait étudié la composition au Conservatoire de musique et créait comme en se jouant de suaves mélodies, tout en songeant à un grand opéra.

Les quatre amis, dans ce fiévreux Paris où l'existence est si morcelée, trouvaient le moyen de se voir presque chaque jour, et chaque semaine ils passaient toute une soirée ensemble chez l'un ou chez l'autre, mais de préférence chez Maurice, car Mauvert était orphelin et les deux autres avaient leur famille en province.

Mme Térencier était un peu la mère de tous les trois; elle assistait volontiers à leurs entretiens, s'exaltait avec eux, s'intéressait passionnément à leurs travaux.

Et quelles bonnes heures dans le vaste atelier de Maurice où toute était combiné pour le plus délicat confortable!

Mme Térencier avait eu un seul chagrin. Elle s'était figurée —comme bien des mères!—que son affection et celle de ses amis suffiraient à Maurice jusqu'au moment où il serait en âge de se marier. Or, un jour, faisant une visite de charité dans le quartier des Vaugirard, elle aperçut son fils en compagnie d'une jeune fille qu'à sa toilette on reconnaissait pour une ouvrière. Ils marchaient côte à côte et Maurice se penchait vers la jeune fille, semblant lui parler tendrement. Le jeune homme n'avait point aperçu sa mère. Il se sépara de sa compagne à la porte d'une maison de pauvre apparence.

Ce fut pour Mme Térencier une pénible découverte!

Quelque temps après, croyant que son fils revenait d'un rendez-vous, des reproches lui échappèrent.

—Tu me fais beaucoup de peine!

—Il n'y a pas de quoi, maman!

Une fille pareille!....T'abaisser à d'aussi vulgaires aventures! ....Une coquette, certainement, une effrontée!

—Une brave fille, une si gentille amie! Nous nous sommes connus comme dans les vaudevilles, un soir, qu'il pleuvait et où je lui ai prêté la moitié de mon parapluie pour traverser le boulevard. Depuis lors, je suis allé parfois l'attendre.....Nous avons fait quelques promenades à la campagne le dimanche..Il n'y pas autre chose.....

—C'est déjà trop....Et fais en sorte que je ne vous rencontre plus ensemble, que je ne surprenne aucune lettre....Je ne veux rien savoir, rien.....

Elle fit prendre des informations auprès du concierge de la maison où elle avait vu entrer la jeune fille; elle apprit que celle-ci s'appelait Thérèse Alain travaillait comme brodeuse pour un magasin, gagnait peu, et vivait seule, honnêtement.

Malgré ces bons renseignements, Mme Térencier se mit à détester cette jeune fille, qu'elle jugeait malfaisante pour Maurice; elle se violenta pour n'en rien laisser voir à celui-ci, mais ce fut en permanence, au fond de son cœur, un levain d'amertume, une sourde colère, une obscure et lancinante jalousie.

Maurice, cependant, n'avait rien changé à ses habitudes. Il travaillait beaucoup, et le premier tableau qu'il présenta au Salon, un portrait de sa mère, fut accepté d'emblée et obtint un franc succès. Quelle joie, quel orgueil! Désormais, le jeune homme était sûr de lui, pouvait marcher de l'avant avec confiance, vers le triomphe!

Le printemps était pluvieux, maussade, cette année-là. Au sortir d'une soirée, Maurice prit froid. Le lendemain il avait la fièvre et dut garder le lit. Huit jours après il était emporté par une bronchite aiguë.

Mme Térencier resta comme hébétée.

On craignit pour sa raison, et il lui fallut longtemps pour se reprendre à l'existence, qui désormais lui apparaissait décolorée et vide.

Maurice vivant avait été tout pour elle: il resta son tout après la mort. Elle laissa l'atelier dans le même état, en fit un temple à la mémoire du disparu. Des photographies de lui, à diverses époques, étaient posées sur toutes les tables, parmi les bronzes et les émaux, et toujours entourées de fleurs. Les ébauches, les dessins, les croquis, les moindres morceaux de papier où avait passé le crayon ou le pinceau de Maurice étaient conservés comme des reliques. Elle se nourrissait de son souvenir, et pendant une année Mauvert, Valmont et Lucas se réunirent chez elle comme par le passé, le même jour, à la même heure.

Puis, une fois, l'un d'eux s'excusa,—un autre quelque temps après. Cela n'avait rien d'extraordinaire. Pourtant, cela fut douloureux à Mme Térencier. Ils parurent tous trois au service du "bout-de-l'an," mais ensuite elle vit leurs visites s'espacer, et, quand ils venaient, c'était avec des préoccupations personnelles, dont la mère était froissée, car elle eût voulu ne s'entretenir que de Maurice, toujours de Maurice, elle pour qui le temps s'était comme arrêté!

II

Il y avait six ans que le jeune homme était mort, et depuis de longs mois Mme Térencier ne savait plus rien de ses amis, sauf ce que les journaux lui en apprenaient de loin en loin, lorsqu'elle y jetait par hasard les yeux. De Maurice, hélas! plus aucun journal ne faisait mention! D'autres avaient pris sa place, et on ne se souvenait plus du charmant génie détruit à son aurore.

Dans son hôtel, Mme Térencier se sentait chaque jour plus seule; elle ne recevait guère, n'allait que dans quelques maisons, et chaque fois elle en revenait avec un accroissement de tristesse, après avoir constaté combien le souvenir de Maurice s'effaçait.

Et cette après-midi là, dans le cimetière, assise sur ce banc au pied de la stèle de marbre, elle éprouvait une souffrance aiguë, accablante. Le temps était en harmonie avec la journée: un vrai temps de Fête des morts. De grosses nuées s'amassaient au ciel bas, une humidité glaciale imprégnait l'air, les arbres à demi dépouillés courbaient en gémissant leurs squelettes sous un vent aigre, chargé des menaces d'un hiver prématuré. Des gens en deuil passaient fréquemment.

Oh! oui, Mme Térencier se sentait cruellement seule! Comme elle eût voulu avoir quelqu'un à qui parler de Maurice, quelqu'un qui l'eût écoutée avec sympathie, quelqu'un dont le cœur eût battu à l'unisson du sien pour cette chère mémoire! Il lui semblait avoir sur la poitrine un poids énorme, et elle étouffait! Parler de Maurice, vanter encore une fois sa bonté, son talent, le faire revivre dans une chaude et frémissante évocation!

Deux ans qu'elle ne savait à peu près rien des amis de son fils! Mais puisqu'ils ne venaient plus à elle, pourquoi n'irait-elle pas à eux? Ils avaient aimé Maurice, ils la comprendraient; les revoir, les entendre lui ferait tant de bien!

III

Elle se leva, regagna sa voiture, et donna au cocher l'adresse de Gaston Mauvert, qui occupait rue Monsieur, un charmant pavillon Louis XVI. Les volets en étaient clos, et, après le coup de timbre, Mme Térencier dut attendre un moment. Enfin, un vieux domestique vint ouvrir; il reconnut Mme Térencier chez qui son maître l'avait envoyé souvent.

—M. Gaston est absent, madame, fit-il; il est en voyage.

—Depuis longtemps?....pour longtemps?....

—Depuis six semaines, madame, et pour une année au moins; M. Gaston est parti avec un de ses amis, pour visiter l'Egypte et les Indes.

—Avec un de ses amis?

—Oui, un jeune homme qu'il a rencontré cet été à Zermatt, en Suisse; ils sont devenus aussi intimes que M. Gaston l'était avec M. Maurice.....

—C'est bien, je vous remercie!

Mme Térencier remonta en voiture, ordonnant:

—16, rue La Rochefoucauld!

Elle était déçue, froissée. Cette nouvelle amitié nouée par Mauvert lui semblait une offense au mort, ce voyage une sorte de trahison. Donc, il ne souffrait plus d'avoir perdu Maurice, puisqu'il avait remplacé celui-ci, et qu'il promenait avec un autre compagnon sa flânerie heureuse à travers le monde!

—Mauvert, pensa Mme Térencier, a toujours été léger, capricieux. Il ne méritait guère la solide affection que lui avait vouée Maurice. Valmont était plus sincère....

Celui-ci avait déménagé et habitait maintenant rue de Monceau, à deux pas du parc; c'était un coquet petit hôtel "modern-style," tout neuf.

On introduisit Mme Térencier dans le cabinet de l'écrivain, luxueusement meublé, plein de choses belles et originales; peu d'instants après Valmont entrait.

—Oh! chère madame, quelle bonne surprise! Et que d'excuses à vous faire! Mais le travail m'a accaparé. Puis, vous voyez, j'ai changé de domicile, et combien de traces pour une installation nouvelle! Sans compter qu'en même temps, j'avais une grande pièce reçue au Vaudeville, que l'on répète depuis trois mois! Certains jours je ne savais plus vraiment où donner de la tête!

—Vous êtes très-bien ici, dit Mme Térencier, embarrassée, le cœur serré.

—Oui, c'est gentil, mais j'en aurai pour tout l'hiver à me mettre à l'aise.

Et il offrit de lui montrer l'hôtel. Pendant cette visite, il racontait ses travaux, et que le directeur du Vaudeville comptait beaucoup sur sa comédie, et qu'il était en pourparlers pour une autre au Gymnase, tout cela d'un ton dégagé, et ce fut seulement après une demi-heure qu'il fit allusion à l'ami défunt, en paroles brèves et banales, dont l'accent indiquait que sa pensée était ailleurs. Avec une surprise indignée, Mme Térencier avait remarqué que le portrait de son fils, qui occupait une place d'honneur dans le précédent cabinet de travail de Valmont, rue La Rochefoucaud, avait été mis de côté.

—Les ambitieux comme Valmont sont forcément égoïstes! se dit-elle en prenant congé; c'est décidément, Jean Lucas qui aimait le mieux Maurice!

Et, sortie de chez Valmont, elle commanda au cocher de la conduire rue Mozart, à Passy, où le musicien habitait. Quelle amertume gonflait le cœur de la pauvre mère! Ces deux visites l'avaient remplie d'un étonnement navré. Etait-il possible que déjà l'indifférence eût fait son œuvre, après seulement six ans! C'était donc cela, l'amitié? Quelques larmes, et puis la vie recommençait son cours, les intérêts particuliers reprenaient le dessus, l'herbe poussait sur le chemin des tombes!

—Oh! Maurice, mon bien-aimé, si tu sais cela!..si tu vois cela!..

Rue Mozart, on lui répondit que "Monsieur était sorti, mais que Madame était là."

—Madame?....

Alors, elle se rappela que Lucas s'était marié l'année précédente; dans un gracieux boudoir plein de fleurs, elle fut reçue par la maîtresse du logis, radieuse de jeunesse et de bonheur.

—Mon mari va rentrer, madame....

Mme Térencier devina que son nom n'avait rien appris à la jeune femme.

—Je suis la mère de Maurice, dit-elle, et votre mari était un de ses meilleurs amis....

—Maurice?—et la jeune femme sembait chercher;—ah! oui, je me souviens!....

Elle avait eu besoin d'effort pour comprendre de qui il s'agissait!

Lucas lui avait donc bien rarement parlé du mort? Mme Térencier sentit un grand frisson courir en elle, qui devint de l'angoisse lorsque rentra Lucas. Et ce que celui-là aussi s'était détachée!

Comme l'avait fait Valmont, il se confondit en excuses.

—Pardonnez-moi, je vous en prie, de vous avoir délaissée si longtemps. Mon changement d'existence vous en explique facilement la cause. Que de préoccupations quand on se met en ménage! Et puis, nous avons fait en Italie un délicieux voyage de noces qui s'est prolongé au-delà des limites ordinaires. Au retour, nous avons passé l'été en Touraine, chez les parents de ma femme. Il n'y a guère qu'une quinzaine que nous sommes rentrés à Paris. Tout cela m'a empêché d'aller vous rendre mes devoirs.

Il souriait, le visage rayonnant, du ciel dans les yeux.

—Sonne Catherine, veux-tu? dit-il à sa femme.

Et Mme Térencier vit entrer une magnifique nourrice, tenant dans ses bras, parmi les dentelles, un superbe poupon.

—Notre fils, chère madame! fit Lucas, de plus en plus radieux d'orgueil et de félicité.

Et, distraitement, il ajouta:

—Ce pauvre Maurice en aurait sans doute un pareil, s'il avait vécu!....

Mme Térencier s'était levée.

—Nous nous reverrons, chère madame....bientôt.

—Oui....oui....

IV

Elle suffoquait en arrivant à sa voiture et eut à peine la voix pour dire:

—Au cimetière Montparnasse, de nouveau; mais, d'abord, passez chez la fleuriste.

Elle acheta une autre merveilleuse gerbe de chrysanthèmes, de violettes, de roses, et rien ne lui eût paru ni trop beau ni trop cher!

Quelle après-midi!

Mme Térencier ne pouvait presque y croire; son âme était bouleversée, son instinct maternel se révoltait! Elle ne songeait pas que la vie a ses droits; que, par la force des choses, le culte des morts ne peut être éternel; qu'il n'y a pas d'éternels regrets, sauf en quelques rares âmes d'élite, qui ne sauraient oublier, comme certaines plantes ne fleurissent qu'une fois. Une véhémente indignation bouillonnait en elle. Ces trois amis qui avec son fils avaient formé un si étroit quatuor, qu'elle avait cru si fidèles, aussi endeuillés qu'elle, aussi endeuillés qu'elle, aussi inconsolables qu'elle, elle venait de les voir consolés, joyeux même,—oui, joyeux!

Il sembla à Mme Térencier que Maurice devait avoir bien froid dans son tombeau, sous la stèle de marbre et le cyprès noir.

Après six ans seulement, quelle faible trace restait de lui dans le cœur de ces jeunes hommes qui avaient partagé ses rêves, ses enthousiasmes! Sous le ciel du Caire, Mauvert jouissait paresseusement du tiède climat avec son ami de fraîche date; Valmont était tout à ses succès; Lucas avait fondé une famille. Bientôt, sans doute, la fine cendre de l'oubli aurait fini d'effacer l'image de Maurice; bientôt, pour eux, heureux, comblés, il ne serait plus qu'une ombre, chaque jour pâlissante,—enfin évanouie!

Et ci ceux-là, les inséparables de Maurice, se souvenaient si peu, qu'espérer des autres des amis d'occasion, des simples connaissances?

—Je ne pourrai plus parler de lui avec personne.. personne!..

Elle était arrivée au cimetière.

L'après-midi déclinait. La grisaille du ciel devenait plus épaisse; plus âcre, la brise soulevait des vols de feuilles sèches. A la douleur humaine s'associaient la tristesse des choses.

Mme Térencier repassa à travers les allées, portant elle-même l'énorme bouquet; il n'y avait plus grand monde, mais partout, partout, des fleurs à profusion, d'où s'exhalait, dominante, l'odeur amère des chrysanthèmes.

—Je ne pourrai parler de lui avec personne! se répétait Mme Térencier....

Elle atteignait la tombe de Maurice.

Soudain, elle tressaillit: une femme y était agenouillée, vêtue de noir!

D'abord, la pauvre mère ne put distinguer son âge, car elle avait la tête baissée....

Une femme?....Qu'est ce que cela signifiait?

Nerveusement, Mme Térencier fit craquer le gravier sous ses pieds; alors, l'inconnue releva le front, se retourna, se redressa comme mue par un ressort.

—Oh! madame!.....

—Vous vous trompez, sans doute, dit la mère; pourtant, il y a un nom sur ce marbre....

—Je le sais.

—C'est donc pour mon fils que vous vous trouvez ici?.... Qui êtes vous?

D'une voix si faible qu'on l'entendit à peine la jeune femme répondit:

—Thérèse!

Thérèse!...Celle que Maurice aimait, celle que Mme Térencier avait méprisée, détestée, considérée comme une ennemie!..... Thérèse, qu'elle se représentait si différente!....

Car, à la voir de près, Mme Térencier jugeait mieux la jeune femme.

Rapidement, elle remarqua la robe de pauvre étoffe, que l'ouvrière devait avoir confectionnée elle-même et qui, dans sa simplicité, avait pourtant l'inimitable grâce parisienne; les cheveux blond-châtain, d'un ton si délicat, noués sur la nuque; les yeux de la couleur des véroniques sauvages, embrumés de mélancolie; le front pur, les lèvres au gracieux dessin, et un charme réel de modestie et de loyauté.

—Je vous demande bien pardon, madame, reprit Thérèse.... Mon intention n'était pas de vous offenser, et si je suis venue à cette heure comme les autres années, c'était pour ne pas vous donner l'ennui de me rencontrer ... Je ne pouvais pas supposer qu'aujourd'hui....

—Ne vous excusez pas, dit Mme Térencier.

Une émotion étrange la gagnait. Elle sentait se fondre sa rancune, car elle comprenait que Thérèse était une brave enfant, qui la valait par le cœur. Elle était touchée de sa pauvreté supportée si décemment, de l'expression douce et chaste de son pâle visage, de son attitude si humble, —touchée, surtout, du fidèle souvenir gardé à Maurice, après six ans, alors que les autres!....

—Je ne veux pas vous déranger plus longtemps, madame! reprit la jeune femme, en faisant mine de se retirer, avec un regard vers la tombe,—un regard plein de tant de tendresse et de regret qu'il acheva d'émouvoir la mère!

A ce regard non plus on ne pouvait se méprendre: c'était celui de l'amour vrai, durable, plus fort que la mort!

—Vous ne me dérangez pas, dit Mme Térencier; restez, s'il vous convient.....

Et, sans se soucier du soir qui tombait, assombrissant peu à peu l'immense jardin funéraire, elle se rassit sur le banc de marbre, près de la tombe, et fit signe à Thérèse qu'il y avait une place à côté d'elle; stupéfaite, encore tremblante, la jeune femme obéit, puis resta immobile, les mains croisées sur ses genoux.

V

—Vous ne l'avez donc pas oublié? demanda Mme Térencier, au bout d'un moment, comme si elle sortait d'un rêve et d'une voix qui tremblait.

—L'oublier?....Oh! madame, jamais!

De nouveau le cœur de la mère remué jusqu'en ses profondeurs tant l'accent de la jeune fille était pénétrant; c'était vrai, celle-là non plus de devait pas connaître l'oubli?

—Vous vivez seule?

—Oui, madame; je travaille pour le même magasin qu'autrefois.

—Qui ne doit pas vous payer cher?

—Non; mais j'ai peu de besoins!.....

—Et vous êtes venue souvent ici?

—Aussi souvent que j'ai pu... à l'heure où j'étais sûre de ne pas vous y trouver, madame.... et cela m'a été si pénible de ne jamais oser apporter des fleurs!..

Et Thérèse, elle aussi vaincue par l'émotion, couvrit son visage de ses mains et éclata en sanglots.

Mme Térencier ne se reconnaissait pas: toute sa colère contre cette femme qui lui avait disputé le cœur de son fils s'était maintenant entièrement dissipée au spectacle de cette fidélité et de cette douleur.

Dans l'ombre croissante, la gracile silhouette de la jeune femme se détachait plus menue s'effaçait presque; les pleurs secouaient son frêle corps.

—Oh! madame, je ne suis pas ce que vous avez pu croire, et puisque le hasard nous a rapprochées, il faut me permettre de vous le dire....Ce n'est pas parce que Maurice....monsieur Maurice....était riche et allait devenir célèbre que je l'ai aimé ....Je l'aurais aimé pauvre et humble.....Et s'il avait vécu, jamais, jamais sa vie n'eût été entravée par moi en quoi que ce soit!....Je l'ai aimé sans savoir pourquoi, et il me semble que c'est ainsi qu'on doit aimer, n'est-ce pas?.... Je n'ai aimé que lui et je ne vivrai que de son souvenir!.... Ne voulez-vous pas me pardonner, afin qu'à l'avenir j'aie la joie de pouvoir mêler votre pensée à la sienne?

—Calmez-vous, dit Mme Térencier, mettant sa main finement gantée sur la main de la jeune femme, aux doigts piqués par l'aiguille.... Je vous en ai voulu, oui, beaucoup, et je crois même avoir quelquefois songé à vous avec presque de la haine.... C'est que je ne vous connaissais pas.... Calmez-vous, et venez. Voici la nuit; on va fermer les portes.... Pour ce soir disons adieu à notre mort chéri!....

Ensemble, un instant, elle s'agenouillèrent côte à côte devant la tombe.

—Où demeurez-vous? demanda Mme Térencier, quand elles furent près de la sortie du cimetière.

—Au fond de Vaugirard, madame....

—Je vais vous reconduire.... Oui, montez avec moi dans ma voiture.... Mais que parliez vous de pardon? Je vous dois de la reconnaissance, au contraire, pour vous être souvenue de Maurice, pour lui avoir gardé une place dans votre cœur!.... Ah! cette journée avait été bien amère pour moi, mon enfant, et de vous rencontrer sur cette tombe, moi qui croyais être seule à penser encore à Maurice, quelle douceur, quelle consolation!....Vous pardonner? C'est à moi plutôt de vous demander pardon des mauvais sentiments éprouvés à votre égard. Je les regrette bien sincèrement!....

—Oh! madame!.... Mais me voici arrivée.... Je vais descendre.

—Vous êtes seule; moi aussi ....Acceptez de venir chez moi! ....Ce sera une consolation encore que de finir la journée ensemble.....

Confuse, Thérèse hésitait.

—Oui, reprit Mme Térencier, venez....J'ai conservé tout ce qui lui appartenait.... Je vous montrerai tout.....

Et la pauvre mère se disait:

—Elle est pauvre, elle n'a pas de parents....Quelle tendre société pour ma vieillesse, avec la mémoire de Maurice entre nous deux!....Une fille du peuple, oui, mais si bonne, si méritante, si noble de cœur!

Et tout à coup, dans une impulsion irrésistible, Mme Térencier s'écria:

—Même... si vous vouliez.... vous ne me quitteriez pas!.... L'âge va commencer à me peser; j'ai besoin d'une compagne.... Et Maurice serait si content!.... Vous êtes la seule, avec moi, la seule à lui être restée fidèle!.... Restez avec moi, toujours!.... Ne faut-il pas que nous puissions parler chaque jour de lui?

Remèdes contre la rage.

Des gazettes médicales nous font connaître comment les Marocains traitent la rage. Ces remèdes sont ingénieux, mais varient avec les latitudes. Dans le nord, le traitement comprend deux parties. l'une externe et l'autre interne. Le traitement externe consiste à appliquer sur la plaie des poils de l'animal enragé, après les avoir réduits en cendres. Le traitement interne est encore plus simple; il consiste à manger de l'ail cru pendant dix jours.

Dans le sud, on cautérise le blessé au vertex avec du soufre, et on l'enferme avec précaution dans une chambre obscure, où il doit être environné de douceurs.

Dans l'ouest, on remplace la cautérisation par un bain de mer, et on enferme également le blessé dans l'obscurité pendant sept jours.

On voit que ces deux traitements sont à peu près identiques.

Les juifs de Merâkesch, au lieu d'enfermer l'homme n'enferment que ses vêtements; mais ils les laissent douze mois entiers dans l'ombre. Même, pour donner plus d'efficacité au régime, le mordu boit pendant tout ce temps dans une tasse d'or; il a également pris soin, aussitôt après l'accident, d'écrire sur la peau d'un serpent: "Kanti, kanti, ktirne".

Une autre recette en honneur dans tout le Maghreb, ordonne de manger un gramme du foie du chien enragé. Le plus curieux c'est que ce remède peut être efficace. M. Frantzin a démontré, en effet, que la bile des chiens enragés contenait "une antitoxine capable, dans certaines conditions, de prévenir les manifestations de la rage".

Le Cimetière.

"Cimetière" signifie lieu de repos et de "sommeil". C'est afin de nous apprendre que ceux qui sont morts et qui y sont déposés, ne sont pas morts, mais ne sont qu'endormis. Avant la naissance de Jésus-Christ, la fin de l'homme était appelée mort: "Le jour", dit l'Ecriture, "où vous mangerez du fruit de cet arbre, vous mourrez de mort. L'âme qui pèche," dit-elle ailleurs, "mourra de mort. La mort des pécheurs", dit David, "est funeste. La mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur."

Non seulement notre fin était appelée mort, mais "enfer." Ecoutez David qui dit en propres termes: "Cependant" Dieu arrachera mon âme des mains de l'enfer qui s'en sera saisi.—Vous conduirez avec douleur, dit Jacob, mes cheveux blancs dans l'enfer.—[l'Enfer est pris ici dans le sens de tombeau.] Tels étaient les noms qu'on donnait à notre fin avant Jésus-Christ, mais depuis que le Fils de Dieu est venu, et qu'il est mort pour rendre la vie au monde, la fin de l'homme n'est plus appelée mort, mais repos et sommeil.

Nous en trouvons une preuve évidente dans ces paroles de Jésus Christ: "Notre ami Lazare dort [JEAN, XI, II]. Il ne dit pas, Lazare est mort, quoiqu'il fût mort réellement. Et afin que vous sachiez que ce mot de de "dormir" était extraordinaire, voyez comme les disciples sont troublés lorsqu'ils l'entendent: Seigneur, disent-ils à leur Maître, si Lazare dort il sera guéri; tant il est vrai qu'ils ne comprenaient pas la parole de Jésus! Saint Paul dit en écrivant à des fidèles: Ceux qui "dorment" sont-ils perdus sans ressources? — Nous qui vivons nous ne préviendrons pas ceux qui "sont endormis", dit-il ailleurs en parlant des morts. Il dit encore dans un autre passage: Réveillez-vous, vous qui "dormez"; et pour faire voir qu'il parlé d'un mort, il ajoute: Et levez-vous d'entre les morts. Vous voyez comme partout la mort est appelée sommeil. Voilà pourquoi ce lieu est nommé "cimetière," mot consolant, mot profond et plein de sagesse. Lors donc que vous amenez ici un mort, ne vous désespérez pas: ce n'est pas dans un dépôt de morts que vous l'amenez, mais dans un lieu de repos et de sommeil. Le seul nom du lieu suffit pour adoucir votre perte. Pensez aussi que c'est dans le temps qui suit la mort de Jésus-Christ depuis que le Fils de Dieu a détruit la puissance de la mort.

(Saint JEAN CHRYSOSTOME, "Homélie sur le mot" Cœmeterium).

DEPECHES

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

L'ex-président Cleveland.

Presse Associée.

New York, 25 octobre—Pour la première fois depuis qu'il a quitté la Maison Blanche, l'ex-président Cleveland prendra part à une campagne politique et prononcera un discours devant une assemblée démocratique à Morristown, New Jersey, dans la soirée du 30 octobre.

Il s'adressera aux votants dans l'intérêt du parti en général dans le comté Morris et particulièrement pour soutenir la candidature de Dewitt C. Flanagan dans le cinquième district.

Les Traités Secrets.

Presse Associée—

New York, 25 octobre—Eu égard aux traités secrets qui viennent d'être annoncés entre le Chili, la Colombie et l'Equador, "La Prensa" publie un éditorial disant que le Chili a essayé d'obtenir de l'influence sur la Colombie et l'Equador pour provoquer des difficultés avec le Pérou, télégraphie le correspondant du "Herald" à Buenos Ayres, Argentine. Ceci a eu lieu alors qu'un conflit avec l'Argentine semblait inévitable.

"Toute l'affaire", dit "La Prensa", "est une intrigue destinée à troubler la paix, et les Etats-Unis ont le droit de demander une explication."

Lord Salisbury.

Presse Associée

New York, 25 octobre—En dépit des rumeurs en circulation au sujet du marquis de Salisbury, que l'on dit dans un état critique, le correspondant du "Herald" à Londres télégraphie qu'il est à même d'annoncer que Lord Cranborne, le fils aîné de Lord Salisbury, vient de recevoir des nouvelles extrêmement favorables de l'ex premier ministre qui est en pleine voie de guérison. Lord Salisbury restera pourtant à l'étranger deux mois de plus.

Mort de Sœur Marie Dolorès.

Presse Associée

New York, 25 octobre — Sœur Marie Dolorès, une des fondatrices et pendant des années la directrice du couvent du Mont de Sales, près de cette ville, est morte, dit une dépêche de Baltimore au "Times". Elle avait 73 ans.

Sœur Dolorès était connue dans tout le pays par des centaines de femmes du monde et femmes de lettres qui furent élevées à Mont de Sales. Elle célébra son jubilé d'or le 17 février 1900.

Opération réussie.

Presse Associée—

New York, 25 octobre—L'autopsie pratiquée sur le corps de Mme Anna Kingsley, qui fut l'objet d'une opération à l'hôpital de Bellevue, au cours de laquelle les chirurgiens lui firent six points de suture au cœur, démontre que la blessure était parfaitement cicatrisée et que la mort, survenue plusieurs jours après, a été due à un empoisonnement septique occasionné par la lame malpropre du couteau avec lequel elle a été frappée par son mari.

Mort du Dr. Vaughan.

Presse Associée—

Londres, 25 octobre—Le Très Rév. William Vaughan, D. D. évêque de Plymouth, est mort aujourd'hui à Newton Abbott, Devonshire. Le Dr. Vaughan était un oncle du Cardinal Vaughan.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteille livrées à domicile.